



L'univers cognitif de l'œuvre de Kourouma : le labyrinthe d'une traduction littéraire maximale chez Alcoba.

N'tieng OUATTARA

Université Alassane Ouattara (UAO)

Bouaké -Côte d'Ivoire

Email : ntiengouattara040@gmail.com

Résumé

L'œuvre littéraire postcoloniale se construit dans un univers cognitif qui n'est pas toujours maîtrisé par les traducteurs ; surtout quand il s'agit d'un traducteur étranger. Plusieurs obstacles traductologiques se posent donc à la compréhension et ou à la restitution maximale de ce type de textes. « En attendant le vote des bêtes sauvage » et « Allah n'est pas obligé » d'Ahmadou Kourouma font partir de ce type de textes. Ces œuvres, constituant notre corpus sont traduites par un traducteur espagnol. Mais, à la lecture de ces versions espagnoles, on constate des erreurs qui seraient la cause de la méconnaissance du contexte cognitif influencé par l'idéologie, l'histoire et la culture de Kourouma. Au cœur de ce tourbillon cognitif de ces œuvres, le traducteur se perd dans la recherche du sens. Puisque le savoir partagé entre l'auteur et le lecteur source est grand, l'œuvre renferme beaucoup d'implicites et présupposés qui deviennent le défi majeur du traducteur ; car ce dernier est appelé à les expliciter au lecteur cible. Cette étude nous a permis d'identifier les facteurs dont la méconnaissance conduit le traducteur à l'erreur ou l'empêche de faire une restitution maximale de l'original. Alors, pour parvenir à une traduction littéraire maximale du roman postcolonial le traducteur doit s'outiller de toute la documentation sur le sujet et respecter scrupuleusement les mécanismes, méthodes et techniques de traduction.

Mots clés : roman postcolonial- Kourouma- univers cognitif- erreur de traduction- lecteur cible.

Abstract

*Postcolonial literary works are constructed within a cognitive universe that is not always fully mastered by translators, especially when the translator is foreign. Consequently, several translation-related obstacles arise in the comprehension and/or the fullest possible rendering of this type of text. *Waiting for the Vote of the Wild Animals* and *Allah Is Not Obligated* by Ahmadou Kourouma belong to this category of texts. These works, which constitute our corpus, were translated by a Spanish translator. However, a reading of these Spanish versions reveals errors that may result from a lack of knowledge of the cognitive context shaped by Kourouma's ideology, history, and culture. At the heart of the cognitive complexity of these works, the translator becomes lost in the search for meaning. Since the knowledge shared between the author and the source reader is extensive, the works contain many implicit meanings and presuppositions, which become a major challenge for the translator, who is required to make them explicit for the target reader. This study enabled us to identify the factors whose lack of understanding leads the translator to errors or prevents them from achieving the fullest possible rendering of the original text. Therefore, in order to achieve the most faithful literary translation of the postcolonial novel, the translator must equip themselves with all relevant documentation on the subject and strictly respect the mechanisms, methods, and techniques of translation.*

Keywords: *postcolonial novel- Kourouma- cognitive universe- translation error- target reader.*



Introduction

Depuis belle lurette la traduction est au cœur des échanges entre les peuples de différences linguistiques (A. E. Akroubou ; 2012, V. G. Yebra ; 1994, C. E. CIOBÂCĂ ; 2021, p.838). Toutefois ces échanges ne se limitent pas au niveau de la communication, même si cette dernière est la plus connue et la plus pratiquée. Elle va jusqu'à toucher les échanges et l'enrichissement culturels. C'est dans ce cadre que s'inscrit la traduction littéraire. En effet, au-delà de l'aspect communicationnel la traduction littéraire est reconnue universellement pour son apport au développement culturel des peuples.

Plusieurs types et courants traductifs ont dépassé le simple aspect communicationnel. En Egypte antique, il a fallu concéder cette activité trouvée si noble au dieu Thot, le premier mage et gardien de la sagesse (Guillermo Calvo Soriano ; M. Ballard ; 2013, p.12). Chez les grecs c'est le dieu Hermès qui dictait à ses adeptes le vrai sens d'un signe linguistique lorsque le traducteur était face à un mot polysémique M. Ballard (2013).

Les traductions Sumer-akkadiennes, la traduction de la tradition orale juive (base des textes bibliques aujourd'hui), la traduction dite profane pour parler des œuvres à caractères non religieux, la prolifération des traductions d'œuvres philosophiques et littéraires depuis la renaissance (...) pour ne citer qu'un vermisseau de ce vaste et riche monde de l'activité traductive.

Un regard synoptique sur cette histoire témoigne de la richesse culturelle et idéologique que contient la traduction.

Spécifiquement la traduction littéraire, à laquelle fait partie le roman postcolonial, traduire est plus que communiquer. En effet, le postcolonialisme qui est une idéologie de revendication de l'identité culturelle africaine est un espace d'exhibition des cultures longtemps méprisées. Traduire reviendrait, donc à restituer le plus fidèlement possible cette portée culturelle que renferment les œuvres postcoloniales.

Dès lors, nous avons choisi d'analyser une version espagnole de « En attendant le vote des bêtes sauvages » et « Allah n'est pas obligé », réalisée par Daniel Alcoba. Cela nous permettra de voir le rapport existant entre les erreurs ou les problèmes de traduction et le contexte cognitif qui abrite la sémantique pragmatique, en dehors de laquelle il est impossible de réaliser une bonne traduction. D'ailleurs, A. Gil-Bardaji, qui cite « Kussmaul affirme : « *c'est par l'étude des erreurs que l'on peut arriver à déterminer quelles sont les techniques et les stratégies à utiliser afin de les éviter et, par conséquent, atteindre une plus grande compétence* ». (2010, p.285). Ainsi l'analyse des erreurs de traduction permet d'en déterminer des pistes de résolution. Pour réaliser cette étude nous avons choisi ce corpus car Kourouma est une référence, non seulement dans la littérature postcoloniale, mais aussi pour sa capacité à concilier la langue africaine et la langue française ce qui fait de lui une référence dans le domaine du transfert des cultures.

A travers cette étude nous envisageons explorer la valeur sémantique que renferme l'univers cognitif de l'œuvre originale à travers l'analyse de quelques erreurs de traductions identifiées dans la version espagnole ; car le sens ne se limite pas au niveau linguistique. C'est à juste titre que D. H. Van n'hésita pas à affirmer :



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

Le sens n'est [...] pas à confondre avec la signification des mots d'une langue ; il naît dans une situation d'interlocution ou de communication où s'unissent le savoir linguistique et le savoir extralinguistique (composé de connaissances relatives à cette situation et de connaissances générales) pour permettre la compréhension ». (2010, p. 146).

Pareillement dans notre cas, les savoirs extralinguistiques qui constituent la source à laquelle s'abreuve la réflexion de Kourouma, est le contexte postcolonial. Cependant pour le fait que cet espace est le savoir partagé entre Kourouma et son auditoire, beaucoup d'implicites et présupposés (qui sont des évidences pour le lecteur négro-africain) restent méconnus ou ignorés par le traducteur ou le lecteur cible. Ainsi, les erreurs et problèmes de traduction peuvent être la conséquence d'une exploration inadéquate de cet univers cognitif. Même si le traducteur croit l'avoir réussi, le texte cible peut présenter des limites quant à la restitution de toute la portée de l'œuvre originale. Ainsi il nous vient à l'esprit la question suivante : comment retrouver le sens ? Nous tenterons de voir ainsi, dans cette dimension plurielle du message, où dénicher le sens.

Pour mener à bien cette étude nous nous appuierons sur la théorie de sens et d'interprétation de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer. En effet, « aujourd'hui, tous les traducteurs sont d'accord pour dire que ce qui compte le plus dans la traduction c'est le sens. » (D. H. Van ; 2010, p. 143). Aussi fera-t-on recours à la théorie postcoloniale, moyen de locomotion par excellence pour explorer l'univers cognitif d'une œuvre originale postcoloniale. Du point de vue méthodologique, nous ferons recours à une étude

comparative entre le texte source et le texte cible. Elle se trouve donc dans le champ de la traductologie.

1. Les dimensions de l'univers sémantique

Dans le cadre de cette étude la théorie postcoloniale est complémentaire à la Théorie Interprétative de Traduction pour analyser les erreurs. En effet, si les traducteurs sont unanimes que ce qui importe (ce qui est le plus important) dans la traduction est le sens comme l'a souligné Dinh Hong Van, ni ce dernier, ni les auteurs de la TIT¹ n'indiquent au traducteur où trouver le sens (dans la forme, dans le fond, dans la langue, dans la réalité référentielle du message...). Nous pensons qu'il peut se trouver dans le contexte cognitif, dans la valeur sémantique du lexique de l'énoncé, dans l'énonciation elle-même (le déictique), dans la valeur morphosyntaxique, la valeur idéologique (implicite et présupposés) ... Cela montre que le sens n'est pas contenu dans tel ou tel élément du message. C'est à travers le déchiffrement inverse que l'on parvient à découvrir le lieu où se trouve le sens. Pour nous le sens se construit dans un univers à trois dimensions : la dimension cognitive, la langue et l'acte de la parole.

Si l'on considère la position si pertinente de Ferdinand de Saussure qui différencie la langue de la parole où cette dernière est l'usage de la première, on comprend que par moment le sens peut se trouver dans la valeur sémantique des mots comme définie de façon conventionnelle par une communauté linguistique. Toutefois le sens peut se trouver

¹ La TIT signifie Théorie Interprétative de Traduction. Elle est née de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer. Selon ces deux auteures, traduire c'est interpréter ; c'est-à-dire faire comprendre dans la traduction ce qui a été énoncé dans le texte de départ (original)



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

dans l'usage que fait l'auteur des mots ; puisqu'ils n'ont pas une valeur intrinsèque. Ils sont maniables par la pensée de l'auteur. Enfin, C. Salem Moughayar ; 2018, D. H. Van ; 2010, C. E. Ciobăcă ; 2021, E. Farnoud ; 2014, p.2 (...) montrent que la valeur cognitive d'un message se compose des éléments extralinguistiques. Or l'extralinguistique est la réalité à laquelle renvoie une idée ou un concept. C'est pourquoi nous faisons recours au postcolonialisme, repère du contexte cognitif des œuvres postcoloniales comme celles qui constituent notre corpus, pour déterminer certaines dimensions du message mal restituées lors de la traduction de Daniel Alcoba.

1.1. La recherche du sens dans le contexte cognitif postcolonial

Il est impossible de réaliser une bonne traduction d'œuvre littéraire postcoloniale quand on en ignore la réalité qui détermine cette époque. C'est pourquoi E. Kamgang; 2012, p.44) n'hésite pas à dire : « Le lien entre le postcolonialisme et la traduction n'est plus à démontrer ». Car la plupart des implicites et présupposés proviennent du contexte postcolonial. L'écrivain se sert de ce que son auditeur connaît pour lui dire ce qu'il ne connaît pas. C'est-à-dire les éléments linguistiques et extralinguistiques. En d'autres termes, l'écrivain s'appuie sur la langue et l'histoire qu'il a en commun avec son auditoire pour pouvoir partager avec ce dernier ce qu'il ne sait pas. C'est ce que D. H. Van appelle le savoir partagé. « Tout énoncé mobilise aussi bien chez le locuteur que chez l'interlocuteur une double connaissance, linguistique et cognitive, et d'autre part, traduire, c'est restituer dans une autre langue le sens partiellement explicité

dans le texte » (D. H. Van ; 2010, p. 143). Le degré d'explicitation du texte de l'auteur de l'œuvre originale dépend du savoir partagé ; car le texte est un pont qui relie ce que l'interlocuteur sait déjà et les informations qu'a le locuteur à partager avec lui. A juste titre, D. H. Van ; 2010, p. 154) affirme : « On l'apprend dans Interpréter pour traduire, sous la plume de M. Lederer: "Plus le savoir partagé est grand, moins il est nécessaire d'être explicite. Plus les deux savoirs se confondent, plus l'énoncé se fait elliptique" ». D'où, un traducteur qui ne connaît pas le contexte postcolonial, il est limité dans son action, ou même s'il semble la réussir, la compréhension par le lecteur cible demeure problématique, parce que plusieurs aspects du postcolonialisme sont méconnus ou ignorés par le monde espagnol ou hispanophone.

Le postcolonialisme ou la postcolonialité ne se contente pas de la temporalité (H.K. Bhabha ; 1994). L'idée n'évoque pas simplement ce qui est postérieur au colonialisme. Comme le dit Ovidio Carbonell ; 1997 « Postcolonial ne signifie pas seulement postérieur à l'époque coloniale » C'est une rupture avec le passé colonial basé sur la subalternité des cultures des ex-colonisés ; laquelle infériorisation culturelle prônait l'hégémonie culturelle métropolitaine : c'est le concept de l'eurocentrisme. En effet, « Le postcolonialisme inclut [...] une réaction contre le colonialisme, le discours colonial. C'est-à-dire tout texte qui appuie, justifie ou facilite la domination d'une culture ou de cultures européennes sur les autres qui sont non-européennes ». Pour y parvenir il va falloir faire recours à un système d'hybridation de la langue de l'ex-colonisé avec celle de l'ex-colonisateur.

C'est une rupture dans laquelle les africains revendiquent leur identité à travers la subversion de la langue



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

du colonisé qui est désormais la langue d'expression commune (aux africains et européens). Une subversion, non pas dans le sens de pervertir la langue de l'ex-colonisé, en repréailles de l'ignominie longtemps subie, mais pour créer une place à la culture africaine que les mots de l'académie française n'a pas dans son répertoire linguistique.

Loin d'être raciste, l'africain est caractérisé par la convivialité. Laquelle, transposée dans le domaine linguistique aboutit à une langue hybridée. Cette perversion du français dérange les normes linguistiques eurocentristes et canoniques. Un texte composé dans un tel contexte pose un réel problème de traduction pour un traducteur qui ne maîtrise pas ces contours. Toutefois qu'il y a perversion des normes du français, le traducteur doit savoir qu'il y a présence d'un élément culturel africain que la langue française ignore. Dans un tel contexte il sera difficile qu'un traducteur espagnol qui ignore également ce contexte postcolonial puisse faire une restitution maximale, en moins qu'il n'ait pris les mesures informatives nécessaires sur la question. D'ailleurs, même si le traducteur réussissait le transcodage d'un tel texte, il restera non traduit parce que quand le lecteur cible ne parvient pas à comprendre clairement ce que le traducteur lui a pourvu, il n'y a pas eu véritablement de traduction ; puisque l'objectif principal de cette dernière est la compréhension du sens. L'univers cognitif, les référents, les réalités, les éléments culturels auxquels se réfère le texte postcolonial sont les repères incontournables pour une analyse objective du sens. Même quand le traducteur parvient à réaliser ce transcodage, il lui faut des mesures spécifiques en traduction pour permettre au lecteur cible d'avoir toutes ces informations. C'est ainsi qu'on

parlera de traduction maximale ou complète, car elle apporte au lecteur cible toutes les informations qu'a le lecteur du texte source. C'est ce que Nida et Taber (1986) appellent équivalence d'effet. Ce concept estime que l'effet que doit produire la traduction chez le lecteur cible doit être équivalent à celui produit chez le lecteur du texte source. Cette perception nous semble problématique quand on sait que chaque communauté linguistique est différente de l'autre et chacune est composée de langue, culture et histoire différente de l'autre. Pour nous il est plus difficile de parvenir à une équivalence d'effet ; puisque le texte est généralement conçu dans le milieu du lecteur source, d'où plus proche de ce dernier. Ne serait-il pas plus convenable de privilégier l'équivalence de données (où le lecteur cible a autant d'information que le lecteur source)? De ce fait, les présupposés et implicites qui sont un acquis pour le lecteur source doivent être explicités dans la traduction. Ainsi, le fossé créé par le savoir partager entre le contexte cible et le contexte source sera comblé. Cependant, pour y parvenir le traducteur doit avoir des capacités.

1.2. Les capacités requises pour un traducteur postcolonial

Il ne suffit pas d'être bilingue pour être bon traducteur. Même, l'application de méthodes, de mécanismes et théories de traduction ne garantissent pas une bonne traduction. La preuve en est, il y a plusieurs domaines de traductions. La traduction du roman postcolonial quant à elle, est centrée sur le transfert des cultures, d'où sa complexité. C'est pourquoi Carbonell affirme :

La question de l'univers du discours est beaucoup plus compliquée (et cruciale pour une théorie de traduction qui considère les cultures comme unité de traductions) que ce qui



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

ressort habituellement de la traductologie traditionnelle. La compréhension de l'autre passe par la connaissance et la compréhension des diverses symboliques (1997, p.62)

Alors que, quand on parle de symboliques ce sont des codes culturels qui appartiennent à un peuple. Pour explorer donc cet univers discursif afin de décoder les éléments culturels il faut apprendre l'histoire, la culture et la sociologie du peuple en question. Il ne s'agit pas de faire une étude complète de ces domaines (car cela est impossible) mais une recherche d'informations en rapport avec les éléments à traduire. « Le recours à des connaissances extralinguistiques nécessite parfois que le traducteur procède à une recherche documentaire très poussée » (D. H. Van ; 2010, p. 151). Cette documentation qui peut être écrite, ou orale sert à chercher les informations en rapport avec les éléments symboliques à traduire. Il faut rappeler surtout, que la traduction des éléments culturels est très complexe. Fort de ce constat, D. H. Van affirme :

Parmi les difficultés de la traduction les plus souvent mentionnées, on trouve les problèmes dits culturels. Les objets ou les notions appartenant exclusivement à une culture donnée ne possèdent pas de correspondances lexicales dans la civilisation d'accueil et si on arrive à les exprimer néanmoins, on ne peut compter sur le lecteur de la traduction pour connaître avec précision la nature de ces objets et de ces notions ; les habitudes vestimentaires ou alimentaires, les coutumes religieuses et traditionnelles mentionnées par l'original ne sont pas évidentes pour le lecteur de la traduction. (2010, p. 142).

D'où les objets ou les notions appartenant exclusivement à la culture africaine constitue la symbolique dans l'œuvre de

Kourouma. Le traducteur doit s'appuyer sur les informations extralinguistiques pour parvenir à décodifier la symbolique de l'œuvre africaine dont la portée est essentielle.

Il est donc complexe de traduire les éléments culturels comme les anthroponymes et autres. Or, des fois ils abritent une bonne partie de la sémantique ou de la portée de l'œuvre. Le traducteur a la responsabilité de rechercher le sens de ces éléments quand ils sont nécessaires dans la portée de l'œuvre. C'est pourquoi, en s'interrogeant si le nom tchèkoroni devrait être traduit, Djoro Amon Catherine finit par comprendre qu'il fallait procéder par une mesure d'explicitation pour que le lecteur cible sache ce que certains noms comme celui-ci signifie dans « En attendant le vote des bêtes sauvages ». Par cet exemple nous avons compris que l'explicitation de plusieurs anthroponymes dans ces œuvres romanesques pourrait contribuer à une restitution maximale de l'œuvre et d'où à une meilleure compréhension de cette œuvre par le lecteur cible.

Nous retenons que, pour réussir une traduction interculturelle, le traducteur doit s'éloigner un peu de la culture cible pour ne pas tomber dans l'effacement. Car une telle attitude prive le lecteur cible du potentiel culturel que renferme le texte original. Le transcodage n'est pas non plus la solution. Il apporte au lecteur cible des étrangetés qui peuvent rester hermétique, incompris. Carbonell souhaite que la familiarisation et l'exotisme collabore et s'entremêlent harmonieusement en vue d'une hybridation. Il l'exprime en ces termes :

La familiarisation et l'étrangeté peuvent s'entremêler de façon subtile (...), ou ils peuvent constituer, l'un comme l'autre une fonction dominante du texte traduit. Malheureusement nous insistons une fois de plus qu'aucune



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

de ces deux fonctions n'est plus ou moins indépendamment des circonstances de réception. Par conséquent, une traduction ne peut être conçue d'une culture étrangère et être complètement neutre (...) Il n'y a pas de texte innocent; il n'est pas non plus possible de trouver une traduction innocente (1997 ; p. 83).

Le traducteur est donc appelé à renforcer sa capacité linguistique avec les informations extralinguistiques et à prendre les mesures nécessaires pour restituer le maximum de ces informations au lecteur cible. C'est ce que nous appelons traduction maximale. Dans les lignes qui suivent nous essayerons d'explorer le contexte psychosociologique de la langue de Kourouma afin de déterminer certains facteurs qui abritent le sens que nécessite le traducteur.

2. contexte sociologique

La frontière est poreuse entre sociologie et littérature pour ce qu'elles ont en commun les facteurs culturels. Surtout en Afrique et en contexte postcolonial, la littérature est principalement la culture de l'écrivain. Loin de faire de la science-fiction les romanciers postcoloniaux sont sociologues ; car ils décrivent les réalités sociologiques. Juste dans l'intention de promouvoir leur culture. C'est cette idée qu'émet E. C. Djob-Li-Kana quand il affirme:

La littérature n'est pas une émanation spontanée. Elle naît rarement ex nihilo dans l'esprit de son auteur. C'est le produit d'un ensemble de circonstances sociales et idéologiques, le fruit de tout un réseau d'influences, de réminiscences et de réécritures. Cette réalité pose le problème du rapport de l'œuvre littéraire au contexte, à l'environnement socio-culturel qui la génère (2021, p.139).

Effectivement, la littérature postcoloniale est le fruit d'un ensemble de situations, de circonstances et de faits dans un milieu culturel spécifique. Tous ces facteurs constituent la source qui alimente l'imaginaire et le style de l'écrivain postcolonial. Si ces facteurs ont servi de moyen pour ces écrits, il est impossible de rechercher la compréhension de ces écrits sans tenir compte de ces facteurs. Les thématiques abordées sont : la désillusion des indépendances, les stratifications (une élite prédatrice, des intellectuels complices, un peuple résilient), la destruction des langues, des cultures, des croyances, des normes sociales... Le traitement de telles thématiques va impacter la langue à deux niveaux : d'une part il va falloir pervertir les normes linguistiques de l'héritage colonial pour la distance qui sépare les deux cultures, d'autre part la langue française subira une torture pour l'idéologie de postcolonialistes qui étaient de créer une place pour leur langue locale dans la langue d'écriture.

2.1. Les références sociolinguistiques

Les postcolonialistes comme Kourouma ne trouvent pas la nécessité d'aligner le roman postcolonial sur les principes du roman classique occidental. Faisant principalement la satire des régimes de Sékou Touré (Guinée), Gnassingbé Eyadéma (Togo), Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire) ... Toutes ces réalités sociologiques vont nourrir les œuvres de Kourouma. La satire des politiques ci-mentionnés est perceptibles dans « En attendant le vote des bêtes sauvages », représentés par des totems, ou des symboles. De plus, Kourouma voulant valoriser la littérature africaine qui est l'oralité, concilie cette dernière à l'écriture pour donner l'oraliture, oralité transcrite. Ces caractéristiques de l'oralité sont : les séquences, les



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

veillées, les répétitions, les guillemets, les italiques, la polyphonie, le polylinguisme, le métalangage (...). Autant d'éléments sont associés aux normes linguistiques du français pour constituer la langue de Kourouma. Très souvent Kourouma fait intervenir ces éléments de façon subtile. Par exemple le métalangage lui permet de faire de la didactique culturelle tant dans « En attendant le vote des bêtes sauvages que dans « Allah n'est pas obligé ». Cela lui permet d'aborder des réalités inexistantes en Europe mais qui existent chez nous, en Afrique. D'où si le français canonique ne peut pas décrire une telle réalité, Kourouma l'exprime en « africainçais » avec des mesures d'explicitation incorporées dans le texte. Est-ce de l'hypertraduction ? En tout état de cause Kourouma prend les mesures pour réaliser une traduction maximale des réalités qu'il raconte.

Les guillemets et les italiques sont les marques typographiques qui servent à attirer l'attention du lecteur sur le fait que l'élément mis en évidence n'est généralement pas du français au sens des puristes. Cela permet au lecteur de distinguer la signification qui peut se trouver dans les dictionnaires et encyclopédie et ce qui est l'émanation de la littérature négro-africaine. Même quand il vient à définir un mot au moyen du métalangage, il le maintient entre guillemets ou en italiques pour permettre au lecteur de ne pas le confondre avec l'élément linguistique canonique. Cela permet la fluidité du texte.

Cependant il est triste de constater que le traducteur espagnol ne respecte pas cette forme. Or quand les éléments culturels africains ont une forme distinctive cela permet de les différencier de la langue normative ; ce qui facilite la lecture et la compréhension. Imaginons que le lecteur consulte le

dictionnaire ou encyclopédie pour chercher la signification de plusieurs mots et ne les y trouve pas. Cela peut compromettre la réception de l'œuvre. Or, si le lecteur voit la typographie de l'écriture (en italiques ou entre guillemets), il sait que la signification se trouve ailleurs. En ce moment il peut orienter sa recherche vers des éléments spécifiques afin d'en découvrir le sens maximal.

Par ailleurs, au-delà de la description des faits qui minent la société africaine et du style novateur, Kourouma cristallise le fond de son écriture dans la forme. On peut même croire que le fond détermine la forme. Les éléments africains à décrire sont si spécifiques à l'Afrique et éloignés du contexte culturel européen qu'il est impossible que la langue française dans son essence puisse les décrire. Sissao exprime cette idée comme suit :

Ce décentrement n'est pas uniquement un phénomène esthétique. Il tient d'une idéologie et « des rapports avec la langue de l'Autre. Il tient aussi d'une vision du monde car la désarticulation des sociétés africaines contemporaines ne saurait être restituée par un style policé. Et face à cette dérive, Kourouma procède à une écriture de renversements de tous ordres. Ce qui répond bien à la réflexion de Victor Hugo qui écrivait que la forme, c'est le fond ramené en surface et Roland Barthes de renchérir qu'il n'y a pas de littérature sans morale de langage.

Ainsi, il revenait au traducteur de savoir que la forme de l'écriture de Kourouma n'est pas un effet de mode ou une fantaisie. C'est d'ailleurs la recherche du sens et le souci de restituer la portée de son imaginaire qui a amené Kourouma à désobéir à la forme canonique (Sissao 2007 ; p.225). Cela l'a amené à écrire en francophone ou africain (Bedjo, 2013) ; il fait de l'oraliture (Akrobou 2013 ; Madeleine Borgomano



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

2000). Si donc Kourouma écrit en africainçais il est important d'en explorer les principales caractéristiques pour en déterminer certains facteurs sémantiques susceptibles d'être la cause de l'erreur chez le non-francophone.

2.2. Le substrat et l'empreinte : principales caractéristiques de l'africançais

La caractéristique fondamentale de l'africançais est le substrat. Il est défini par André Goose (1994) comme l'ensemble des langues et cultures africaines qui existaient avant la colonisation et qui se sont introduit dans la langue française. Elles ont influencé la manière dont est parlé le français. Alors, il convient de rappeler que c'est le propre de toutes les langues coloniales. Le français, l'espagnol, le portugais par exemples en sont des exemples. Elles sont le résultat du latin mal parlé par des communautés linguistiques différentes. Ce mal-parlé est une subversion généralement faite à partir de la création d'une place pour les langues locales dans les langues du colonisateur.

C'est le latin mal parlé qui est aujourd'hui l'aboutissement des langues différentes. Ne serait-ce que ces trois exemples nous voyons bien comment les langues coloniales finissent par se muer dans le temps et dans l'espace pour donner de différentes langues. Aujourd'hui l'anglais, l'espagnol, le français, le portugais sont des langues néolatines ; car elles sont formées à partir du latin. On pourrait donc dire que ces langues sont le même latin influencé par différents substrats. S'il n'est pas rare de voir des gens maîtriser l'une de ces langues qui ont la même filiation et sans être capable de comprendre l'autre, il est clair qu'autant le substrat est nécessaire dans la formation des langues, il est plus que

nécessaire dans la recherche du sens des langues en pleine mutation, comme l'africain ou la langue francophone africaine.

Après l'avoir adopté, elles l'ont subverti jusqu'à la parricide linguistique. Il est mort, le latin n'est plus une langue vivante. Toutefois, sa réincarnation en d'autres langues est le résultat de la subversion et son enrichissement par des langues locales auxquelles il est étranger. Ces langues locales sont donc incontournables dans la recherche du sens. Pour ce qui est du français en Afrique subsaharienne, le substrat est un ensemble de langues diverses. Il ne se limite pas au malinké. Même si l'africanisme le plus dominant chez Kourouma est le malinké, il fait tantôt usage du nouchi, le français populaire, mieux le français de la rue en Côte d'Ivoire. Il fait aussi souvent appel au pidgin qui est une forme dérivée de l'anglais populaire parlé au Libéria et en Sierra Léone comme nous le fait remarquer l'auteur de « Allah n'est pas obligé ».

Ces africanismes, nés de la subversion du français en Afrique subsaharienne sont consignés dans l'inventaire des particularités du français en Afrique. Cette sorte de dictionnaire a été conçu par l'IFA² pour « expliquer les gros mots africains aux « toubabs », français de France », comme le dit Kourouma (2000, p.9). Car son « blablabla » est à lire par toutes sortes de francophones. Alors, il est impossible de comprendre Kourouma quand on ignore les africanismes ou

² L'IFA est l'équipe qui a mis sur pied l'inventaire des particularités du français en AFRIQUE. Elle est composée de : J. Blonde, G. Canu, J.-P. Caprile, J.R. Deltel, P. Dumont, R. Efoa-Zengue, S. Faïk, D. Gontier, F. Jouannet, S. Lafage, G. Mendo Ze, G. N'diaye-Corréard, A. Queffelec, C. Queffelec, D. Racelle-Latin (Coordonnatrice), J.-L. Rondreux, J. Schmidt, S. Shyirambere, J. Tabi-Manga. Ils sont de nationalités : béninoise, camerounaise, centrafricaine, ivoirienne burkinabè, malienne nigérienne rwandaise et sénégalaise



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

on ne consulte pas ce répertoire des particularités du français en Afrique.

L'empreinte est le sceau particulier que met l'auteur sur la langue. Elle justifie le concept de la parole saussurienne qui consiste à utiliser les mots comme des prétextes, d'où maniable par la pensée de l'auteur et non comme des éléments ayant une valeur intrinsèque et immuable.

La langue est certes, un outil de communication appartenant à l'ensemble d'une communauté de locuteurs ; mais chacun de ces derniers, en parlant ou en écrivant, fait de cet outil commun un usage personnel que l'on nomme parfois, improprement, « sa langue comme le cas de Kourouma dans cette œuvre romanesque. (I. B. Bagayogo 2020 p.328).

Ainsi, Kourouma manie le français en le parfumant à l'odeur de son peuple et de son terroir natal. A travers les proverbes par exemple Kourouma dépouille les mots français de leur dénotation et les manie pour qu'ils connotent des réalités qui n'ont rien à avoir avec le sens apparent.

Au demeurant, tel un potier, Kourouma pétrit et malaxe le français en vue de lui donner la forme qui lui plaît. C'est pourquoi Sissao affirme :

Kourouma, tel un artiste, malaxe, pétrit et remodèle le français à tous les niveaux (lexical, syntaxique, stylistique) afin d'y inciser le rythme, la saveur, la couleur et le relief du palabre malinké. Cela le conduit à plonger son lecteur dans un tourbillon de néologismes, de calembours, de mots-valises, de jeux verbaux de toutes sortes. (2007, p.225)

Kourouma donne ainsi au français un souffle inhabituel quand il se rend compte que le français est incapable de restituer la portée maximale de sa pensée. Dans « Allah n'est

pas obligé » par exemple il utilise des mots inexistantes pour exprimer sa pensée. Nous avons le mot *sobels* (c'est-à-dire soldats la journée, rebelles la nuit) Ahmadou Kourouma 2000 ; p. 166). Puisque cette réalité postcoloniale, historique et contextuelle est inhabituelle et inexistante auparavant Kourouma procède par un néologisme pour la décrire.

De ce qui précède nous pouvons rappeler qu'il est impossible de comprendre Kourouma si on ne maîtrise pas les facteurs sociolinguistiques. Par ailleurs, nous voudrions faire cas de quelques symboles qui renferment une bonne partie de la sémantique pragmatique kourouméenne.

3. Sémantique pragmatique pour une restitution maximale de l'original

En traduction littéraire, le sens du message est insuffisant pour restituer de façon adéquate l'œuvre. Comme nous le disions dans l'introduction, la traduction de l'œuvre littéraire ne se limite pas à la valeur informative. Au-delà de cette dernière, elle est confrontée au défi d'un partage d'expériences. Elles résident dans plusieurs aspects du discours.

3.1. Les problèmes sémantiques liés à la dimension culturelle

La dimension culturelle est l'un des facteurs les plus complexes à traiter en traduction. En effet, il faut entendre par là l'ensemble des faits et éléments sociologiques, représentant les éléments extralinguistiques. La dimension culturelle marque donc facilement la distinction entre les peuples à plusieurs niveaux. Gil-Badaji estime qu'ils sont basés sur les éléments de « fond socioculturel » [...]. Ce sont les phénomènes sociaux, administratifs, les allusions, le type



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

d'humour (...), « caractéristiques du milieu de la L1³ » (2010, p.282). Cela montre clairement que la culture ou le culturel est propre à une société ; il est purement lié au fonctionnement d'une société. Le contexte historique et géographique n'en demeure pas moins. En d'autres termes c'est ce qui ne se trouve pas, ou ce qui ne se fait pas (ou se fait, mais pas comme ailleurs). Grosso modo la culture ou le culturel est l'ensemble des habitudes, des pratiques et phénomènes qui distinguent un peuple de l'autre. Dès lors la traduction du culturel devient problématique.

Les traductologues contemporains préconisent une interculturalité. Dans cette interaction entre différentes cultures chacune conserve son identité propre ; mais l'accent est mis sur le dialogue des cultures. Chaque culture est reconnue comme telle et interagit avec les autres. Au prisme traductologique cette conception est bonne, mais elle doit être dépassée. La traduction des œuvres romanesques postcoloniales doit s'aligner sur la coupure des œuvres originales qui passe de l'interculturalité à la transculturalité. Or, cette dernière traverse, dépasse et transforme les cultures. Elle met l'accent sur le métissage des cultures, les hybridations et la circulation des pratiques, valeurs et imaginaires au-delà des frontières fixes. C'est ce qu'il faut dans un monde en phase de globalisation. Notons que si le traducteur doit rester dans la logique de l'interculturalité il y a beaucoup de situation qui resteront intraduisibles, mal traduites, ou mal perçues par le lecteur cible. Certes « le culturel est indéniablement traduisible. » (D. H. Van ; 2010, p. 162). Mais si le contexte situationnel (historique,

³ Entendons par L1, la langue première ou la langue maternelle ou officielle de l'auteur du texte original.

géographique, idéologique, cosmogonique...) est inexistant chez le lecteur cible, la traduction sera quasi inutile car elle peut rester incomprise. Or la transculturalité vient informer sur ce qui se fait sous d'autres cieux sans toutefois effacer les réalités de l'autre.

Ainsi, il faut retenir que certes, certaines erreurs ou problèmes de traduction sont dus à la méconnaissance de certaines réalités de la part du traducteur. Cependant, des fois le traducteur connaît et comprend les éléments culturels. Mais la façon de les rendre pose problème et par conséquent dévalue l'œuvre et met en mal sa réception. Ces erreurs surviennent à cause de la traditionnelle position ambivalente du traducteur consistant : soit, à laisser le plus tranquillement possible l'auteur pour que le lecteur cible aille à sa rencontre ; soit, à laisser le lecteur cible le plus tranquillement possible et faire en sorte que l'auteur de l'original aille à sa rencontre.

Dans le premier cas si le lecteur ne parvient pas à « rencontrer l'auteur de l'original » l'œuvre peut être considérée comme hermétique et peut être rejetée.

Dans le second cas si le traducteur procède par adaptation il sera permanemment confronté à la non-équivalence.

Toutes ces attitudes dévaluent la traduction. La seule façon de conserver la valeur de l'œuvre serait de se référer aux multiples méthodes d'explicitation. L'explicitation permet d'éviter l'erreur et d'informer le lecteur cible sur l'élément culturel existant et la façon de l'exprimer. C. E. CIOBĂCĂ (2021, p.849) l'a si bien dit : « *Les difficultés de traduction les plus importantes apparaissent lorsque les deux univers cognitifs sont très éloignés et comportent plutôt des différences que des similitudes* ». Ainsi l'explicitation devient le moyen par excellence pour régler à la fois le problème de sens, de cognition et de transculturalité.



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

Le traducteur ne doit pas se contenter de faire du transcodage ; c'est-à-dire la restitution des mots. Mais la traduction doit être basée sur le sens et la portée de l'œuvre ou du message. Le traducteur doit donc s'interroger si sa traduction peut être comprise aisément par le lecteur cible moyen, tout-en conservant entièrement le contenu informatif et la portée de l'œuvre originale. Plusieurs termes sont restés sans profit au lecteur cible à voir les cas des erreurs et problèmes identifiés et décrits dans notre corpus. Il s'agit des termes liés à divers éléments culturels.

- Les éléments zoologiques : par exemple la traduction de « fourmis magna » par « hormigas africanas », est une traduction qui ne peut pas permettre au lecteur cible de reconnaître le référent. Cette traduction laisse croire qu'il y a un seul type de fourmis africaines, or l'idée de Kourouma était d'évoquer le caractère vorace de ce type de fourmis. Daniel Alcoba prive ainsi le lecteur cible de cette notion et le laisse dans un imaginaire sans idées claires ou concrètes sur le référent. Même s'il avait procédé par une adoption linguistique avec adaptation phonologique ou un néologisme, il devrait l'accompagner d'explication en note de bas de page, glossaire, ou explicitation dans le corps du texte traduit en hypertraduction. Peu importe la mesure à prendre, le traducteur devrait faire tout possible pour que le lecteur cible comprenne cette réalité.

- Au niveau toponymique : traduire l'expression « Du côté des Deux Plateaux » par « La región de Las Dos Mesetas » ne peut permettre au lecteur cible de savoir qu'il s'agit d'un quartier d'Abidjan. Il pensera plutôt à une région. Ainsi le traducteur a non seulement privé son lecteur de cette réalité propre à la ville d'Abidjan mais aussi il a falsifié l'œuvre,

puisque l'élément toponymique contribue à éclairer la diégèse de l'œuvre.

Autres toponymes très importants dans les œuvres que nous analysons sont : le pays aux deux fleuves (RDC), la République du Grand Fleuve (République centrafricaine), pays des djebels (la Lybie), République des Ebènes (la République de Côte d'Ivoire). Certes, ces toponymes ont été transcodés, c'est-à-dire traduits quasi littéralement. Cependant, un éclairage sur ces toponymes permettrait de valoriser davantage sa portée historique ; car ces toponymes dans « En attendant le vote des bêtes sauvages » (Ahmadou Kourouma, 1998) sont à la fois des allusions historiques très importantes qui permettent au lecteur source, pour le degré élevé du savoir partagé qu'il a avec l'auteur original de mieux comprendre l'œuvre. Pour la connaissance que le lecteur source a sur ces symboles historiques de l'époque coloniale, il décode et comprend beaucoup d'implicite et présupposés qui peuvent rester dans l'ombre pour le traducteur et / ou le lecteur cible. Car il faut rappeler que ces symboles sont des mesures anti-censures pour Kourouma.

-Les anthroponymiques : Mobutu Sese Seko (l'homme au totem l'hyène), Mouammar Kadhafi (l'homme au totem chacal), Félix Houphouët Boigny (l'homme au totem caïman) Jean-Bedel Bokassa (l'homme au totem léopard). Le traducteur n'a pris aucune mesure pour permettre au lecteur cible de savoir à quelle réalité se référaient ces anthroponymes. Ces anthroponymes ont la même portée que les toponymes ci-évoqués. Ce sont ces présupposés et ou implicites qui sont supposé acquis pour le négro-africain. Lorsqu'aucune mesure d'explicitation n'est prise pour éclairer la lanterne du lecteur cible sur ces facteurs la traduction ne peut avoir ce que Eugène Nida appelle «



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

équivalence d'effet » avec le texte original. Car les éléments que S. K. Kouakou appelle éléments allusifs sont connus par le lecteur moyen parce qu'ils se trouvent dans son milieu de vie physique et mental. Le lecteur source moyen n'a pas besoin d'explicitation pour connaître les réalités auxquelles renvoient ces éléments allusifs. Car selon S. K. Kouakou (2013, p.87) L'évocation de l'élément allusif éveille dans l'esprit du lecteur des réalités connues mais confinées dans la conscience. Il est évident que la reconnaissance de cet élément et son implication sémantique requièrent de la part du lecteur des compétences linguistiques, Culturelles et encyclopédiques suffisantes ». Kouakou est clair sur la question. Il ne suffit pas d'appartenir à une culture pour connaître des éléments allusifs évoqués par l'auteur dans un texte littéraire. Il y a des conditions minimales : connaissance de la langue, du contexte réel, et la valeur connotative. Si Daniel Alcoba n'a pas pu expliciter ces anthroponymes dont l'histoire de chacun de ces auteurs informe sur le sens et la portée de l'œuvre c'est parce qu'il n'en sait sans doute pas grand-chose à ce propos. Cela limite le traducteur dans sa nécessité de faire une traduction maximale, pour apporter au lecteur cible le sens pragmatique et la portée de l'œuvre. Dès lors, le lecteur cible perd une grande partie de l'œuvre.

-Au niveau institutionnel : la traduction de « CHU » qui est le nom d'une institution est traduit par « el hospital »⁴ (en espagnol), un nom générique. Puis la traduction de « hotel ivoire » en « hotel marfil ». Cette traduction littérale empêche le lecteur cible d'avoir une idée claire de ce qui a été énoncé dans le texte original...

⁴ L'hôpital (traduit par nous)

-Au niveau socioéconomique : la traduction de « FCFA » par « francos franceses »⁵ (en espagnol) voile l'aspect de l'œuvre qui aurait pu permettre au lecteur de la traduction de savoir que le FCFA est une monnaie communautaire plutôt que de faire croire faussement au lecteur cible que les africains utilisent le franc français. Car le franc français et le franc CFA sont deux réalités différentes qui sont malheureusement traduites l'une par l'autre. Cela n'est pas étonnant, car, « de même que l'écart linguistique, l'écart culturel est inhérent au processus de traduction : c'est à la fois la raison d'être de la traduction et la source des difficultés qu'elle comporte » (D. H. Van ; 2010, p. 142) (...) Nous qualifions ces éléments de culturels parce qu'ils sont propres à l'Afrique (en tant que espace et réalité). Cela montre que les éléments culturels ne sont pas toujours traduits de façon adéquate. Un tel résultat éloigne la traduction de l'original car ce n'est pas là ce que nous avons appelé traduction maximale. Aussi, la méconnaissance, ou le manque d'explicitation de ces éléments sont un obstacle à la compréhension sémantique (le sens, le vouloir dire de l'auteur) et symbolique (qui contient la valeur culturelle de l'œuvre).

3.2. Problèmes d'interprétation liés à la valeur lexicosémantique

Plusieurs attitudes traductologiques sont souvent à la base de la mauvaise interprétation de la dimension lexicosémantique. Nous en évoquerons quelques-unes qui ont été source d'erreurs chez Daniel Alcoba.

Nida et Taber (1986), B. Pottier, B. Malinowski (1972), Mercedes Tricas (1995) rappellent que la valeur sémantique ne se perçoit pas à partir du mot-graphique. D'où, pour

⁵ Franc français (traduit par nous).



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

réaliser cette phase de la traduction que les auteures de la TIT appellent la phase de compréhension l'on doit organiser sa lecture-interprétation par unités sémantique et non par mot-graphique. Cela permet d'identifier que certaines unités sémantiques sont formées à partir d'un ensemble de plusieurs mots, comme c'est le cas avec les expressions figées.

Nous avons constaté qu'Alcoba s'est égaré dans la recherche du sens face à certaines expressions figées. Analysons-en trois exemples.

Alcoba traduit « Ils sont là assis en rond et en tailleurs, autour de vous (A. Kourouma p.9) par « Todos están sentados en círculo con sus trajes » (p.11). L'expression « en tailleur » qui exprime une position assise au sol les pieds croisés est rendue en espagnol par « sus trajes ». Cette traduction considère le mot « tailleur » qui se réfère au couturier, parce que le mot « tailleur » a été pris de façon isolée par le traducteur au lieu de prendre en compte toute l'expression « assis en tailleur ».

Vous continuez à vous en vouloir d'avoir inventé les fictions qu'avait utilisées l'accusation pour condamner des innocents (A. Kourouma, p.176) est traduit par :

« *Usted seguía queriendo crear las ficciones que había utilizado para condenar inocentes* » (p.155). Ici l'expression « s'en vouloir » qui veut dire accuser ou reprocher, est traduit en espagnol par « seguir queriendo » qui signifie, continuer a vouloir. Cette traduction est erronée parce que le traducteur a traduit en tenant compte du mot-graphique comme valeur sémantique.

« Tout le monde en a assez ». (A. Kourouma ; 1998, p.341). Cela est traduit par: "Todo el mundo ha tenido suficiente (p.299). cette traduction littérale est incorrecte parce que

l'expression « tener suficiente » (la versión espagnole) exprime la possession tandis que l'original « en avoir assez » exprime la déception, la désolation.

Au demeurant, notons que peu importe le degré de connaissance linguistique, le traducteur peut tomber dans les faux-amis c'est le cas dans notre corpus. En effet, comme le disait A. Martinez (1950, p.9) « Dès qu'intervient la traduction, apparaît le danger d'une interprétation de la langue étrangère dans la langue maternelle ». C'est l'interférence linguistique.

Analysons quelques cas. La traduction de « fiers » qui exprime l'orgueil est traduit par « fieros » qui se réfère à la férocité. Aussi, il y a « Bubale » (A. Kourouma ; 1998, p. 279) traduit

« Búfalo » (p. 245) qui signifie buffle. Par ailleurs, La cour du palais présidentiel (A. Kourouma ; 1998, p. 284) est traduite par La corte del palacio presidencial (p. 249). Or « la corte » (en espagnol fait plutôt allusion à la « cour » en tant qu'institution et un espace environnant une maison. Enfin, nous avons Les villas cossues (A. Kourouma ; 2000, p.114) traduit par « Las villas acomodadas ». Même si « villas » est homographe tant dans l'original que dans la traduction il faut vite noter qu'ils n'ont pas le même sens. Selon l'original il s'agit d'une habitation opulente. Or selon le contexte espagnol, ce vocable se réfère à une maison en campagne généralement prévue pour les retraites.

Ces exemples que nous venons d'identifier montrent que certaines erreurs de traduction sont dues à un manque de rigueur de la part du traducteur dans la phase sémasiologique⁶. Par moment par quelque raison que ce soit,

⁶ La sémasiologie consiste à analyser un message en vue d'en déterminer le sens.



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

le traducteur restitue l'original avec des mots graphiquement plus proches, mais éloignés du point de vue sémantique, car il n'a pas analysé le message à partir des unités sémantiques. C'est l'effet des faux-amis, qui pourraient nous amener à penser à un transcodage privilégiant la forme du mot à son sens.

En traduction le contresens consiste à traduire le contraire de ce que l'auteur original énonce. Par exemple : « Au départ, à part son caleçon l'orpailleur n'a rien » (A. Kourouma ; 2000, p.109). «Al principio, además de sus calzoncillos, el buscador de oro no tiene nada». Pour exprimer le degré de misère qui pousse les populations vers les mines d'or, Kourouma utilise l'expression « à part son caleçon... ». Cependant le traducteur la traduit par « además de sus calzoncillos » qui signifie « en plus de son caleçon ». Mais la suite de la phrase étant « l'orpailleur n'a rien », cela la rend ambiguë ; car il est étrange de dire « en plus de ses caleçons l'orpailleur n'a rien ». En effet, c'est ce que le lecteur cible lira.

« On n'étant pas un tamis devant la mort » (A. Kourouma ; 1998, p.113) se traduit par « No se oye una criba antes de la muerte » (p. 101). « Oye » est le verbe « oír » en espagnol qui veut dire « entendre ». Comment peut-on « entendre un tamis sur la mort » ? Ce type d'erreur, le non-sens est souvent le résultat d'une mauvaise analyse ou un manque d'analyse du texte original ou de la relecture de la traduction.

L'analyse de ces cas nous ont permis de montrer qu'au niveau sémantique le traducteur peut se perdre entre les expressions figées, les faux-amis, les contresens, et les non-sens. Cependant, le sens peut se cacher dans la structure de

la phrase plutôt que dans le lexique, comme nous tenterons de vérifier au point suivant.

3.3. Les contours et détours de la sémantique par la morphosyntaxe

Au niveau morphosyntaxique, l'analyse des certains paramètres nous ont permis de comprendre que par moment le sens se déplace du contexte lexical pour se loger dans les structures syntaxiques de la forme du message. Nous partons du postulat de Christophe Parisse pour qui la morphosyntaxe concerne l'ensemble des structures qui permettent de construire grammaticalement un énoncé. Elle porte aussi bien sur la forme des mots, flexions régulières et irrégulières, les variantes irrégulières de certains noms et verbes, l'agencement des marques syntaxiques autour du nom (déterminants, etc.), du verbe (pronoms, etc.), de l'adjectif, de l'adverbe, et enfin de l'organisation des mots et groupes de mots dans un énoncé ou une phrase.

En effet, « Toute langue possède un système grammatical qui lui est propre. Mais les écarts formels entre deux structures synonymes, parfois impressionnants, peuvent dérouter le traducteur. » Cette remarque de Klein-Lataud et Tatilon est vérifiée à travers les exemples suivants tirés de notre corpus :

Original : « Dans une fête il n'y a pas que le danseur et le frappeur de tam-tam, il y a aussi la chanteuse » (A. Kourouma ; 1998, p.139).

Traduction: « En una fiesta sólo está el bailarín y el tocador de tamtam, y también la cantora » (p.110).

Original : « Il n'y a pas que le marabout Bokano et son Coran secret qui protège notre président. Il n'y a pas que la maman Nadjouma et sa météorite qui le sauvent. Il y a autour de lui



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

comme un rempart... de vieux et de vieilles qui ...implorant Allah pour lui » (A. Kourouma ; 1998, p.339).

Traduction : « Sólo el marabut Bokano y su secreto, El Corán protegen a nuestro presidente. Sólo la mamá Nayuma y su meteorito lo salvan. Alrededor de él hay como una muralla...de viejos y viejas que todas las noches ruegan por él » (p.298).

« Il n'y avait pas que les membres de la conférence nationale » (A. Kourouma ; 1998, p.369).

« Sólo había los miembros de la Conferencia nacional » (p.323).

L'assertion de C. Klein-Lataud et C. Tatilon est vérifiée à travers ces trois paires de textes. En effet, l'expression « il n'y a pas que » qui a une valeur partitive est traduite en espagnol para « sólo » qui a une valeur d'exclusion. Certes, le traducteur connaît le sens des mots clés de ces extraits de textes originaux. Cependant le manque de la prise en compte du sens que renferment les structures grammaticales a dérouté le traducteur dans son élan de recherche de sens. Il finit par confondre les structures « n'y...que » et « n'y...pas que » (il n'y a pas que / il n'y avait pas que). En fait l'espagnol utilise l'adverbe « sólo » qui veut dire « seulement », « uniquement ». C'est la négation de la restriction. Or, les structures syntaxiques de base de ces extraits des originaux « ne pas...que », qui signifient « pas seulement » sont appelé négation correctrice ou partielle, parce que l'énoncé nie l'exclusivité d'un élément. Cela indique que les erreurs commises par le traducteur dans ces phrases est de nature syntaxique.

Autre exemple de nature syntaxique :

Original : « Yacouba a dit à Fati que ses gris-gris ne la protégeaient plus » (A. Kourouma ; 2000, p.93).

Traduction; « Yacuba dijo a Fati que sus grisgrís no la protegerían más ».

La structure du texte original est une négation à valeur temporelle ou aspectuelle. Cette négation indique la cessation d'un état ou d'un aspect qui existait auparavant. Cela signifie que cela fonctionnait auparavant ; mais maintenant ce n'est plus le cas. En revanche le traducteur espagnol choisit la structure « no...más » pour traduire la structure que nous venons d'exposé. Cette structure syntaxique espagnole est une négation comparative ou négation additive. Dans ce contexte la phrase fait une comparaison implicite avec une autre situation ou un autre élément. Cela signifie que ces supermarchés ne fonctionnent pas davantage.

Aussi, faisons mention de certains éléments déictiques tels que les temps verbaux. A cet effet, « Le présent historique, c'est à dire l'emploi du présent au milieu d'un récit au passé, consiste à utiliser cette caractéristique du présent pour donner au lecteur l'impression de vivre un événement en direct » (M. Da Silva et C. Pineira-Tresmontant ; 1998, p.221). Dans cette même logique l'œuvre de Kourouma, notamment « En attendant le vote des bêtes sauvages » qui est au carrefour entre l'oralité et l'écriture fait assez mention du présent historique ; ce pour permettre au lecteur d'assister à cette geste qui met Koyaga au banc des accusés. Cependant cet usage du présent historique n'est aucunement respecté par le traducteur comme nous pouvons le constater à travers des extraits de notre corpus. Les verbes suivants et groupes verbaux en français sont respectivement traduits par ce qui suit en espagnol.

Original : « Ils se trouvent- vit-font appel- nomment-est-recommandent -sont- paraît- tergiversent- se souviennent-proclament- passent » (A. Kourouma 1998, p. 12-17)



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

Traduction: «Se encontraron- vivía- llamaron- denominaron- era- recomendaron- fueron- parecía- divagaron- se recordaron- proclamaban- pasaban» (p.13-18).

Le traducteur rend donc le présent historique par l'imparfait de l'indicatif et le passé simple, sans doute de façon intuitive. Cette variation d'usage ou d'emploi des temps verbaux pourrait être motivée par la recherche du respect des principes dits normatifs de l'espagnol en contexte romanesque. Pourtant ce choix non-équivalent dénature la valeur de l'équivalence d'effet entre le lecteur de la traduction et celui du texte original.

« Les Français n'allèrent pas comme les Nègres consulter les devins ; ils allèrent voir les ethnologues ». (A. Kourouma; 1998, p.17).

«Los franceses no irían a consultar a los adivinos como los negros sino a ver a los etnólogos » (p.18).

Dans cette paire de texte « n'allèrent pas » et « no irían » n'ont pas la même valeur communicative. Cette traduction fait une confusion entre la réalisation d'une action et la réalisabilité. Cette dernière admet le conditionnel tandis que la réalisation d'une action exige un temps à valeur indicative.

Ces aspects syntaxiques ci-explorés nous conduisent la déduire que la recherche du sens ne doit aucunement négliger la valeur communicative des structures syntaxiques. Il ressort que par moment même la structure syntaxique est le nœud, dont le dénouement conduit aisément au sens pragmatique.

Conclusion

L'étude-ci nous a permis de réaliser qu'il ne suffit pas toujours de restituer la valeur informative d'un message ou discours pour dire que nous faisons de la traduction. Si dans d'autres domaines l'information suffit, il n'en est pas le cas avec la traduction littéraire. Au-delà de l'information, la traduction littéraire doit prendre en compte la portée de l'œuvre. Elle est constituée de la dimension culturelle, historique, identitaire, politique, linguistique et esthétique, sociale et la dimension universelle. Pour parvenir à restituer toute cette portée de l'œuvre, le traducteur est amené à chercher le sens dans l'univers cognitif. Or, cet univers se compose d'éléments linguistiques et d'éléments extralinguistiques. Ces derniers renvoient à toutes les réalités qui ont été le point d'appui pour l'auteur de l'original, pour fonder son imaginaire. Quant aux éléments linguistiques, ils se composent de la langue en tant que système de fonctionnement et l'usage que chaque auteur en fait grâce à son caractère flexible.

Ce regard exploratoire nous a permis de nous rendre compte que le traducteur peut se perdre dans la recherche du sens. Au regard de la traduction réalisée par Daniel Alcoba sur les écrits de Kourouma nous sommes parvenus à vérifier cette hypothèse. En effet, grâce à une étude analytique et comparative, nous appuyant sur les théories de sens et la postcolonialité, nous avons découvert ce vaste univers discursif dont la subversion est le pilier central. Ce traitement singulier de la langue française par Kourouma y cache quelque chose d'essentiel : le sens pragmatique et la portée de l'œuvre.



...

Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

Tous ces éléments nouveaux qui représentent la marque du roman postcolonial sont des obstacles pour notre traducteur espagnol à telle enseigne qu'il se perd dans la recherche du sens. Cela l'amène à commettre des erreurs ou réaliser des traductions plates qui n'apportent suffisamment d'information au lecteur cible. Même si certaines erreurs semblent être le résultat de l'ignorance de certaines réalités, parfois, le traducteur est sans doute dépaysé par la nature du texte de telle sorte qu'il commet des erreurs purement linguistiques qu'une bonne analyse lui aurait permis d'éviter.

Cette étude nous amène à attirer l'attention des traducteurs et traductologues sur sept qualités essentielles pour une traduction maximale d'une œuvre littéraire. Comme conditions préalables, le traducteur doit maîtriser les deux langues en présence dans la réalisation d'une traduction ; puis il doit être littéraire à la base. Il doit aussi connaître les mécanismes, méthodes et techniques de traduction. Enfin il lui faut consulter toutes les ressources documentaires (écrits et oraux) pour obtenir l'information complète sur le sujet à traduire. Pendant la réalisation de son activité il doit respecter les étapes de la traduction. Il doit Toujours chercher à restituer toute la portée de l'œuvre en explicitant ce qui reste inconnu du lecteur cible. Il doit terminer son opération en vérifiant sa traduction à travers une relecture comparée.

Bibliographie

- AKROBOU Agba Ezéchiel (2012). *Manual de traducción Francés/Castellano, Castellano/ Francés. Les classiques ivoiriens*, 67pp.
- BAGAYOKO Issa Bengaly (2020). « De l'écriture a l'oralité : cas du roman Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma ». *Presse universitaire de l'Université Privée Modibo Kane*, Bamako. Mali, pp. 316-337.
- BAHABHA Homi K. (1994). *The location of culture*. Publié simultanément aux USA et Canada, Routledge, 285pp.
- BALLARD Michel (2013). *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*. Paris, Bibliothèque nationale, 234pp.
- BEDJO Yannick Olivier Afankoé (2013). « Des formes linguistiques exclues dans Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma ». *Création, langue et discours dans l'écriture d'Ahmadou Kourouma*, Le GRAAL., p. 7-29.
- BORGOMANO Madeleine. (2000) *Des hommes ou des bêtes ? Lecture de En attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma*, Paris, Harmattan. 210p
- CALVO Soriano Guillermo Djehuty-Thot Hermes Trismegisto, *Imágenes propias y de internet*, sur librosoteroico.com>HERMETISMO>D...(PDF)
- CARBONELL i Cortés, Ovidi (1997). *Traducir al otro: traducción, exotismo, poscolonialismo*. Cuenca. Ediciones de la universidad de Castilla-La Mancha, 214pp.
- CIOBĂCĂ Carmen-Ecaterina, (2021). « Traduire l'argent : le rôle des compléments cognitifs dans la traduction



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

littéraire » *Litera*, Volume: 31, no 2, pp.835-856.
Disponible sur
<https://doi.org/10.26650/LITERA2021-871519>,
consulté le 23 décembre, 2025 à 17h 48mn.

DA SILVA Monique et PINEIRA-TRESMONTANT Carmen.
(1998) *La grammaire espagnole*, Paris, éd. Hatier.

DJOB-LI-KANA Édouard Christian (2021). « Ecrire en
contexte postcolonial:essai de lecture de la
production romanesque d'Ahmadou Kourouma »
Akofena /n°003, Vol.3, pp.139- 150

ÉQUIPE IFA (2004), *Inventaire des particularités lexicales du
français en Afrique noire*, 3^e éditions
EDICEF/AUF

FARNOUD Esmaeel (2014). « Processus de la traduction :
charge cognitive du Traducteur » *Corela*
(Cognition, représentation, langage), volume 12, no 2
| 2014, pp.1-17, mis en ligne le 15 décembre 2014,
disponible sur. URL :
<http://journals.openedition.org/corela/3615>;DOI:
[tps://doi.org/10.4000/corela.3615](https://doi.org/10.4000/corela.3615), consulté le 24
décembre 2025 à 7h30mn.

GARCÍA Yebra Valentín (1994). Traducción: Historia y teoría,
Madrid, EDITORIAL CREDOS S.A., 447pp.

GIL-BARDAJI Anna (2010). « La résolution de problèmes en
traduction : quelques pistes ». Universitat
Autònoma de Barcelona, Barcelone, Espagne,
no 2, pp. 275-286.

GOOSSE André (1994). *À propos du superstrat du français*.
Académie royale de langue et de littérature
françaises de Belgique. Bruxelles, :< www.arllfb.be>

- HONG Van Dinh (2010). « La théorie du sens et la traduction des facteurs culturels ». *Synergies Pays riverains du Mékong*. n° 1, p.141-171
- KAMGANG Emmanuel (2012). *Discours postcolonial et traduction de la littérature Africaine subsaharienne après les années soixante Rémanences colonialistes*. Université d'Ottawa. 293pp.
- KLEIN-LATAUD Christine et TATILON Claude (1986). « La traduction des structures grammaticales ». *META*, Volume 31, numéro 4, éd. Les Presses de l'Université de Montréal, p. 370-376
- KOUAKOU Konan Séraphin (2013) « du silence au dévoilement à travers des parties du discours et des signes graphiques dans l'écriture romanesque de Kourouma » *Création, langue et discours dans l'écriture d'Amadou Kourouma*, Le GRAAL, p. 96-111
- KOUROUMA Ahmadou (2000) *Allah n'est obligé*, Paris, Seuil, Collection Point, 222pp.
- KOUROUMA Ahmadou (2001) *Alá no está obligado*, Traduction de Daniel Alcoba, de l'original "Allah n'est pas obligé", Espagne, Muchnik Editores, 90pp.
- KOUROUMA Ahmadou (1998). *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, 381pp.
- KOUROUMA Ahmadou (2002). *Esperando el voto de las fieras*, Traduction de Daniel Alcoba, de l'original "En attendant le vote des bêtes sauvages", Espagne, El Aleph Editores, S.A. Première édition, 334pp.
- MALINOWSKI Bronislaw (1972). *Les jardins du corail*, ed. Maspero, Paris., 432pp.
- NIDA Eugene A. (1986) *teoría y práctica de la traducción*, traduction et adaptation de "the theory and



Received: 20/11/2025 Accepted: 03/02/2026 Published: 08/03/2026

- practice of translation*” par A. de la Fuente Adáñez,
Madrid, Ediciones cristianidad S.L., 241pp
- PARISSE Cristophe. « La morphosyntaxe : Qu’est ce qu’est ?
- Application au cas de la langue française » in
<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00495626>
- PEÑA Salvador et GUERRERO M^a José Hernández (1994).
Traductología, Málaga, Universidad de Málaga/
Manuales, 128pp.
- SISSAO Alain Joseph (2007). « Les conflits politiques,
linguistiques et culturels dans Allah n'est pas
obligé d'Ahmadou Kourouma ». *Francofonía*, núm. 16,
Universidad de Cádiz, Cadix, Espagne. p. 215-228.
- SISSAO Alain Joseph (2013) « Les rapports oralité/écriture ou
l’inscription de l’oralité comme fondement de
l’écriture de Kourouma ». *Création, langue et
discours dans l’écriture d’Amadou Kourouma*, Le
GRAAL., p. 124-148.
- TRICAS Preckler Mercedes (1995) *Francés/ Castellano, Manual
de traducción*, España, Barcelona, Gedisa, 275 pp.